Document generated on 05/15/2025 6:14 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Étalement urbain

Nicolas Tremblay

Number 125, Spring 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/80246ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Tremblay, N. (2016). Étalement urbain. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (125), 52–53.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Étalement urbain

Nicolas Tremblay

Des banlieusards eurent toute une surprise quand ils découvrirent, à l'aurore, en sirotant leur café avant de partir pour le boulot, que leur piscine hors terre avait été vidée de son eau. Ils sortirent en même temps sur leur patio, les yeux encore bouffis de sommeil, l'air ébahi et consterné, le regard plongé dans le creux du grand bassin mystérieusement à sec, où pas plus tard qu'hier soir ils se baignaient toujours. Ils réalisèrent que c'était la même scène qui se produisait tant chez le voisin de gauche que de droite. Pour chacun d'entre eux, en vérité, ils étaient eux-mêmes le voisin de droite ou de gauche d'un autre voisin, chose qui rend donc difficile, cher lecteur, le bref récit de cette histoire décentrée, qui ne repose pas sur les actions d'un personnage principal aux caractéristiques singulières mais plutôt, de façon indécise, sur tout un chacun. Ainsi, les voisins semblables jouaient, sur la base de leurs similitudes, ce jour-là plus qu'un autre, la duplication de la même scène surréaliste, qui se reproduisait à l'infini comme dans une sorte de pavillon aux miroirs. On voyait les mêmes bungalows construits sur le même modèle, cordés en rang d'oignons, avec les mêmes personnages abrutis par le même type de travail répétitif, sur le même patio, tenant le même café au même goût d'eau de vaisselle, avec la même incompréhension devant leur piscine incompréhensiblement vide. Par-dessus le marché, les clôtures avaient été défoncées, et on aurait dit que les haies de cèdre du vaste voisinage avaient été piétinées par un géant ivre. Tableau que constataient les propriétaires avec désolation — et peut-être davantage. Si, après tout cela, les banlieusards n'étaient pas encore définitivement sortis de leur lourd sommeil débile de consommateurs de somnifères, l'horrible barrissement qui surgit de la rue eut l'effet d'un électrochoc et mit fin, pour de bon, à leur commune léthargie. Tels des insectes nerveux, ils rentrèrent dans leur maison en sautillant, traversèrent

en trombe la cuisine et le salon jusqu'au vestibule, sortirent sur la galerie donnant sur l'entrée asphaltée de leur terrain, et virent le majestueux éléphant qui marchait tout naturellement là, devant eux, dans leur paisible banlieue africaine, loin, très loin, très très loin de la métropole polluée, où, quotidiennement, ils se rendent travailler, en prenant un train à grande vitesse, puis un bateau et un avion tous deux aussi vraiment ultrarapides.